# ROSSINI AUX BOUFFES PARISIENS

—

Quelques fervents admirateurs de Rossini, lesquels, soit dit en passant, ne le sont pas plus que l'auteur de ce libretto, se sont émus, assure-t-on, en apprenant qu'une œuvre de l'illustre maëstro allait être représentée aux Bouffes-Parisiens. Ils ont crié à la profanation !

Un mot pour rassurer ces susceptibles.

Le *Bruschino* est le neuvième opéra, par ordre de date, de Gioacchinno Rossini. Il le composa en 1813 (1), à l'âge de dix-neuf ans, et le fit représenter à Venise, pendant le carnaval, sur le théâtre San-Mosè, qui est tout au plus de la dimension de celui du passage Choiseul.

L'exécution en fut confiée à la signora Teodolinda Pontiggia et aux chanteurs Tommaso Berti, Luigi Raffanelli et de Grecis.

« J'écrivis cette partition en trois jours, avec un cure-dent, » raconte lui-même le spirituel maëstro ; mon intention était » de me moquer un peu des Vénitiens; dont je croyais avoir à » me plaindre. J'avais surtout imaginé, pour mon ouverture, » une manière de compter les pauses en frappant avec les ar- » chets sur le fer-blanc des quinquets, qui devait, selon moi, » soulever des tempêtes. Mais mon effet fut manqué, car le » public, loin de se fâcher, applaudit à tout rompre. Placé au

(1) *Le Barbier* n'a été représenté qu'en 1816.

» milieu du parterre, je voulus protester en sifflant; je fus » malmené, jeté à la porte, et je vis le moment où j'allais » coucher en prison... »

C'est que réellement, en ne croyant faire qu'une plaisanterie, Rossini avait composé une œuvre des plus originales et des plus remarquables. La partition de *Bruschino*, pétillante d'esprit, de verve et de gaieté, est certainement une des plus complètes qu'ait enfantées ce fécond génie, et le trio qui termine le premier acte peut supporter la comparaison avec les morceaux les plus capitaux de ses autres opéras bouffes.

Or, ce petit chef-d'œuvre, populaire en Italie, était complétement inconnu en France. C'était une perle enfouie dans le sable ; tout le monde pouvait aller l'y chercher; M. Offenbach a eu cette heureuse inspiration. Il a monté le *Bruschino*, après toutefois en avoir obtenu l'autorisation spéciale de Rossini, qui la lui a accordée avec cette aimable et charmante bonhomie qu'on lui connaît, et qui a, en même temps, concédé à M. Léon Escudier le droit exclusif de graver et de publier la partition.

« Elle a quarante-cinq ans d'âge, a-t-il ajouté gaiement; » peut-être, comme le vin, se sera-t-elle bonifiée en vieillis- » sant. »

L'illustre et bienveillant maître a saisi avec empressement cette occasion d'offrir aux jeunes compositeurs un précieux sujet d'étude et d'enseignement, et il n'a pas cru déroger en laissant mettre son nom sur l'affiche des Bouffes Parisiens, à côté de celui de Mozart, qui y figure déjà.

Espérons que la résurrection de ce charmant ouvrage, pour la bonne exécution duquel rien n'a été négligé, sera agréable au public, et souhaitons, dans l'intérêt de ses plaisirs, que quelque collectionneur bien avisé ait recueilli et conservé le cure-dent qui a griffonné *Bruschino*.

---

# BRUSCHINO

OPÉRA BOUFFE EN DEUX ACTES

PAROLES DE

M. A. DE FORGES

MUSIQUE DE

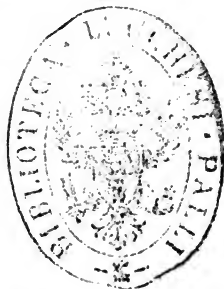
G. ROSSINI

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Bouffes Parisiens, le lundi 28 décembre 1857.

—

La Partition de BRUSCHINO Piano et Chant, in-octavo, les morceaux de Chant détachés, Partition Orchestre, etc., sont la propriété de M. LÉON ESCUDIER, 21, rue de Choiseul.

Prix : 60 centimes



PARIS

ÉDITEUR, LÉON ESCUDIER, 21, RUE DE CHOISEUL

PROPRIÉTAIRE POUR TOUS LES PAYS

—

## PERSONNAGES

—

| | |
|---|---|
| DON BRUSCHINO, podestat de la ville de Torrefiasco. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | MM. DUVERNOY. |
| LE MAJOR BOMBARDA, commandant de la citadelle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | GUYOT. |
| FLAVIO, carabinier. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | TAYAU. |
| GIUSEPPE, hôtelier. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | CAILLAT. |
| CORILLA, nièce du major. . . . . . . . . . . . . | M[lle] DALMONT. |

SOLDATS.

La scène se passe en Italie, dans la citadelle de Torrefiasco.

Les costumes sont ceux du temps de Louis XIII, un peu exagérés.

Paris. — Imprimerie MORRIS et Comp., rue Amelot, 64.

# BRUSCHINO

## ACTE PREMIER

Un salon avec des trophées d'armes. — Porte au fond et portes latérales. — Au second plan, à droite, une fenêtre. — Sur le devant, à gauche, un grand fauteuil.

—

### SCÈNE PREMIÈRE

CORILLA, PUIS FLAVIO. (Corilla travaille à un ouvrage de tapisserie.)

CORILLA.

Hélas! je désespère;
Celui que je préfère
Ne vient pas près de moi...

FLAVIO, *en dehors.*

Dans l'ombre et le mystère,
A celle qui m'est chère
Je viens offrir ma foi;
A toi mon cœur et ma foi...

CORILLA, *prêtant l'oreille.*

Il revient près de moi;
A moi son cœur et sa foi!...

FLAVIO, *paraissant à la fenêtre.*

Ne crains pas de surprise,
Tout nous favorise.

ENSEMBLE.

Ici, moment bien doux,
L'amour veille sur nous.

FLAVIO, *descendant dans la chambre. — Costume de raffiné, du temps de Louis XIII.*

Corilla!

CORILLA.

Flavio!

FLAVIO.

C'est moi, toujours fidèle.

CORILLA.

Vous?... O peine cruelle!

FLAVIO.

Pourquoi
Cet effroi?

CORILLA.

Ah! nul espoir ne me reste;
C'en est fait de nos amours;
Et contre un destin funeste,
Je n'attends plus de secours.

FLAVIO.

En l'écoutant je tremble!

CORILLA.

On veut nous séparer...

FLAVIO.

Un tel malheur, ensemble...

CORILLA.

Il faut le conjurer...
Non, non, c'est impossible!

ENSEMBLE.

Mon / Son } oncle a prononcé.

CORILLA.

Aujourd'hui, jour terrible!
J'attends un fiancé.
Hélas! je désespère!

FLAVIO.

Se peut-il? ô fureur!

CORILLA.

Calmez cette colère.

FLAVIO.

Je vais faire un malheur!

ENSEMBLE.

CORILLA.

Amour! ah! je t'implore
Et je me confie à toi;
Fais que celui que j'adore
Ne soit pas perdu pour moi.

FLAVIO.

Amour! ah! je t'implore
Et je me confie à toi;
Fais que celle que j'adore
N'épouse jamais que moi.

FLAVIO.

Il serait possible!... On veut vous marier à un autre!...

CORILLA.

Mais aussi, pourquoi n'avez-vous pas fait votre demande à mon oncle, le major Bombarda?...

FLAVIO.

Le farouche commandant de cette citadelle?... Vous le savez, Corilla, une haine héréditaire divise, depuis des siècles, les Tortellini et les Bombarda... Pourquoi?

CORILLA.

On ne l'a jamais su...

FLAVIO.

On ne le saura jamais...

CORILLA.

Or, vous êtes un Tortellini!

FLAVIO.

Vous êtes une Bombarda!

ENSEMBLE.

Hélas!

CORILLA.

Mais, j'y pense, comment avez-vous pénétré dans ces murs si bien gardés?

FLAVIO.

Est-ce que rien me résiste, mille tempêtes!... Le factionnaire dormait... il m'a servi de marche-pied pour escalader ce formidable rempart... Et à qui votre oncle vous destine-t-il?...

CORILLA.

Au fils de don Bruschino, le podestat de Torrefiasco.... un homme fort riche...

FLAVIO.

Mille cavalcades!... il me prend des démangeaisons de lui fendre le naseau, à votre oncle!... tout Bombarda qu'il est!

CORILLA.

N'en faites rien, cher Flavio! vous me désobligeriez.

FLAVIO.

Et comment est-il, ce fils Bruschino?

CORILLA.

Personne ici ne le connaît; mais il doit arriver prochainement.

FLAVIO.

C'est bien! nous nous verrons face à face, mille gourmettes!...

CORILLA.

Pas de coup de tête, cher Flavio! songez que, quoi qu'il advienne, je vous conserverai ma foi!

FLAVIO.

Bien vrai?

CORILLA.

Je le jure!

FLAVIO.

Et moi, mille millions de tromblons!... je jure... écoutez ce serment... je jure de surmonter tous les obstacles qui s'opposent à notre union!... Oui! dussé-je livrer les combats les plus acharnés, attaquer corps à corps les monstres les plus féroces, renverser des escadrons, des bataillons, des bastions, des canons, des fortifications... j'en fais le serment, sur ce fer... (Il montre sa rapiere.) Je vaincrai! Corilla! je l'emporterai... je vous obtiendrai, je vous épouserai, je...

CORILLA.

Que le ciel vous entende, cher Flavio!... (On entend la voix de Giuseppe.) On vient, je vous laisse; surtout, pas d'imprudence...

FLAVIO.

Soyez tranquille!... quand on ne me contrecarre pas, je suis doux comme un agneau. (Corilla rentre.)

## SCÈNE II

FLAVIO, GIUSEPPE.

GIUSEPPE, à la cantonade.

Puisque je vous dis que j'ai affaire au commandant... J'ai une plainte à déposer. (Il entre.)

FLAVIO.

Quel est cet intrus?

GIUSEPPE.

Un militaire!

FLAVIO.

Que voulez-vous?... bonhomme?

GIUSEPPE.

Je veux parler au major Bombarda.

FLAVIO.

Impossible... Son Excellence passe en revue les six hommes

qui composent la garnison du château fort de Torrefiasco... Il en a pour une bonne heure.

GIUSEPPE.

Diable!... c'est contrariant; moi qui voulais lui exposer...

FLAVIO.

Exposez, mon cher, exposez.

GIUSEPPE.

A vous, militaire?...

FLAVIO.

Je suis son premier aide de camp, c'est tout comme... (Il s'assied.)

GIUSEPPE.

Ah! alors! Voilà donc ce que c'est : Je me nomme Giuseppe... je suis hôtelier à *la Licorne d'argent.*

FLAVIO.

Ah! vous êtes la licorne?...

GIUSEPPE.

En personne... Il y a huit jours, un militaire... comme vous; un carabinier... comme vous, est arrivé à mon auberge.

FLAVIO.

Il en avait le droit...

GIUSEPPE.

Oui, mais il n'avait pas celui de consommer sans payer.

FLAVIO.

Comment, il s'est permis?

GIUSEPPE.

Il a demandé tout ce qu'il y avait de mieux!... toute ma basse-cour y a passé, mes poulets, mes ch..., mes lapins, mes vins les plus fins!... puis, quand je lui ai présenté la carte, il me l'a jetée au nez.

FLAVIO.

C'est léger!

GIUSEPPE.

Et comme je l'ai menacé d'aller chercher main-forte, il s'est barricadé dans ma cave, où il met tout au pillage...

FLAVIO.

Et le nom de ce jeune sacripant?

GIUSEPPE, cherchant dans sa poche.

Il est écrit sur l'adresse de cette lettre, destinée à son père, et qu'il m'a chargé de jeter à la poste. Voyez... « A don Bruschino, podestat de la ville de Torrefiasco. »

FLAVIO.

Vous dites?

GIUSEPPE.

Bruschino.

FLAVIO, à part.

Le père de mon rival!...

GIUSEPPE.

Vous le connaissez?...

FLAVIO, cherchant une idée.

Quelle question! si je connais... mon père!...

GIUSEPPE.

Ah! bah!... vous êtes?...

FLAVIO.

Un Bruschino aussi... le propre frère de celui qui est chez vous... mais je me garderais bien de lui ressembler... Libertin, joueur...

GIUSEPPE.

Querelleur!

FLAVIO.

Mange-tout!

GIUSEPPE, soupirant.

J'en sais quelque chose...

FLAVIO.

Et combien vous doit-il?

GIUSEPPE.

Soixante scudi...

FLAVIO.

Très-bien...

GIUSEPPE.

Comment, très-bien?...

DUETTO.

FLAVIO.

C'est moi qui vous rembourserai,
Je pairai.

GIUSEPPE.

L'avenir est chose frivole.

FLAVIO.

Je pairai, soyez-en certain,
De ma main.

GIUSEPPE.

Et le présent seul tient parole.

FLAVIO.

Quand j'engage ici ma foi,
Vous devez compter sur moi.

ENSEMBLE.

FLAVIO.

Ah! l'amour me vient en aide;
Ma ruse réussira,
Je le sens là.

GIUSEPPE.

Ah! tout à mes vœux succède :
Mon argent me rentrera;
Il me paira!

FLAVIO.

Voici trente écus, comptez.

GIUSEPPE.

Donnez, donnez.

FLAVIO.

Je compléterai la somme.

GIUSEPPE.

Vous êtes un galant homme.

FLAVIO.

Mais enfermez l'autre avec soin...

GIUSEPPE.

Dix ans, s'il en est besoin.

FLAVIO.

Ah! donnez-moi cette lettre.

GIUSEPPE.

Voici : j'allais vous la remettre.

FLAVIO.

Je suis votre débiteur.

GIUSEPPE.

Et moi, votre serviteur.

ENSEMBLE.

GIUSEPPE.

Ah ! tout à mes vœux succède;
En honnête homme il procède.
Mon débiteur me paîra,
Mon argent me rentrera.

FLAVIO.

Ah! l'amour me vient en aide,
Et tout à mes vœux succède.
Sort heureux, je le sens là,
Ma ruse réussira.

## SCÈNE III

FLAVIO, criant à la cantonade.

N'oubliez pas mon frère... mettez-le bien sous clef!... Allons, allons, l'horizon s'éclaircit... une idée lumineuse a poussé là... (Il se frappe le front.) Elle n'est pas neuve, non, mais ça m'est égal, il n'y a que le vieux qui réussit. (Ici commence la ritournelle de l'air suivant.) En parlant de vieux, j'en aperçois un, c'est sans doute le farouche Bombarda. Il ne m'a jamais vu, attention à mon rôle. (Il se cache et se montre de temps en temps pour écouter.)

## SCÈNE IV

LE MAJOR, FLAVIO, caché.

**BOMBARDA,** *pendant la ritournelle, il fait sa ronde sur le rempart que l'on aperçoit par la porte du fond.*

CAVATINE.

Tout va bien dans ma citadelle:
Je vois à son poste fidèle,
Se promenant seule à l'écart,
Je vois d'ici la sentinelle;
Elle veille et garde avec zèle,
Et mes donjons et mon rempart...
Point de crainte de surprise,
Tout ici me tranquillise;
Et jamais un amoureux,
Déroutant ma surveillance,
Ne parviendra, je le pense,
A pénétrer en ces lieux...

Chaque jour je fais ma ronde.
Obéissant à ma loi,
Je veux trouver tout le monde
A son poste comme moi...
Surveillance
Et prudence!...
En guerre, comme en amour
Il faut veiller nuit et jour
Et je veille nuit et jour!...
Oui, l'état militaire
Toujours a su me plaire.
Quelle noble carrière!
Nulle n'a plus d'éclat :
Joyeusement s'ébattre,
Faire le diable à quatre;
Boire, aimer et combattre;
Est-il plus bel état?
*(Il va s'asseoir à droite.)*

C'est que ce n'est pas une petite affaire que de garder une citadelle, et une jeune fille. Ma citadelle est imprenable... Ma nièce, sage et bien élevée... mais il y a ce Flavio Tortellini qui rôde autour d'elle!... Malheur à lui, si je le surprenais jamais!... Elle épousera le fils Bruschino... Voilà un excellent parti; le père est une autorité considérable, il est riche, fort obèse, toujours suant, soufflant, haletant, avec ça pas mal podagre! Ah! le fils a de bien belles espérances... On le dit un peu mauvais sujet... il aime le cornet... et la cornette... Mais, bah! ça me va à moi; quand j'avais son âge, j'en ai fait bien d'autres... Ah! j'étais un rude compère!...

FLAVIO, *s'avançant.*

Bravo, mon commandant, je suis heureux de vous trouver plus raisonnable que l'auteur de mes jours.

BOMBARDA.

Hein?... qu'est-ce?... qui êtes-vous?...

FLAVIO.

Ne le devinez-vous pas?...

BOMBARDA.

Un carabinier!... attendez!... ne me dites rien... Vous êtes...

FLAVIO.

Oui.

BOMBARDA.

Brus...

FLAVIO.

Oui.

BOMBARDA.

Chi...

FLAVIO.

Oui!...

BOMBARDA.

No!...

FLAVIO.

Oui!...

BOMBARDA.

Fils...

FLAVIO.

Oui...

BOMBARDA.

Ah! je t'aurais reconnu entre mille... Embrasse-moi donc... (Ils s'embrassent.) Ton père tout craché.

FLAVIO, à part.

Ce que c'est que l'illusion...

BOMBARDA.

Sais-tu qu'il y a au moins dix ans que je ne t'ai vu?... Depuis ton départ pour l'université de Padoue...

FLAVIO.

Oui, depuis ce temps-là j'ai poussé, et je me crois assez bien venu...

BOMBARDA.

Et avons-nous fait nos preuves au régiment?... Sommes-nous friand de la lame?...

FLAVIO.

Mais oui... mais oui... j'ai eu quelques petites affaires qui m'ont assez agréablement posé dans le corps.

BOMBARDA.

Parfait!... parce que, vois-tu, mon garçon, le point d'honneur... je ne connais que ça... et puis tu as un rival...

FLAVIO.

Ah! bah!...

BOMBARDA.

Un quidam... prénommé Flavio.

FLAVIO.

Flavio! attendez donc... Ah! oui, je sais... un garçon avec qui il me serait impossible de me trouver face à face...

BOMBARDA.

Tu ne le détestes pas plus que moi...

FLAVIO.

Et que vous a-t-il donc fait?

BOMBARDA.

Rien... mais dans nos deux maisons, nous nous haïssons de père en fils, comme les Guelfes et les Gibelins... les Capulets et les Montaigus... Il faut qu'à chaque génération, il y ait quelqu'un d'occis dans l'une ou l'autre famille...

FLAVIO.

Ah! on se... (Il fait le geste de tuer.) A tour de rôle?...

BOMBARDA.

Et c'est le tour des Tortellini d'être... (Même geste.)

FLAVIO, à part.

Diavolo!...

BOMBARDA.

Ah ça! il paraît que ton père ne digère pas ton enrôlement?

FLAVIO.

Ne voulait-il pas faire de moi un clerc de procureur.

BOMBARDA.

Ah!... pouah!... fi!...

FLAVIO.

Je lui ai dit : Mon cher père, si je porte une plume, ce sera à mon chapeau, et non pas à l'oreille... si je fais des exploits, ce sera dans les champs de Bellone, et non pas dans une vile étude de tabellion.

BOMBARDA.

Bien, très-bien, mon garçon, je t'approuve des deux mains. Ton père n'a pas le sens commun, mais je te raccommoderai avec lui.

FLAVIO.

Ah! vous me...

BOMBARDA.

Et plus tôt que tu ne penses.

FLAVIO.

Bah!...

BOMBARDA.

Oui, je te ménage une petite surprise... (On entend le tambour battre aux champs.)

FLAVIO.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

BOMBARDA.

Ah! ah! oui, c'est bien le signal.

FLAVIO.

Quel signal?

BOMBARDA.

Qui m'annonce son arrivée.

FLAVIO.

L'arrivée de qui?

BOMBARDA.

J'ai mis toute ma garnison sous les armes pour lui rendre honneur : cinq invalides et un tambour ! (Allant regarder au fond.) Oui, le voilà qui entre par la poterne.

FLAVIO.

Mais, qui?... qui?

BOMBARDA.

Je ne te l'ai pas dit!

FLAVIO.

Puisque je vous le demande!

BOMBARDA.

Don Bruschino!

FLAVIO.

Hein?...

BOMBARDA.

Ton père?

FLAVIO.

Aïe!... aïe!... aïe!...

BOMBARDA.

Ne t'effraye donc pas, que diable! j'en ai mâté de plus récalcitrants dans ma vie.

FLAVIO.

C'est que quand il va me voir...

BOMBARDA.

Laisse-moi le préparer tout doucement... corbœuf!...

BRUSCHINO, en dehors.

Mais taisez-vous donc! vous m'assourdissez...

FLAVIO.

Ah! si je pouvais m'esquiver!

BOMBARDA, le faisant asseoir sur un grand fauteuil dont le dossier le cache entièrement.

Mets-toi là; et ne bouge pas.

## SCÈNE V

BOMBARDA, BRUSCHINO, FLAVIO.

BRUSCHINO.

Ouf!... je n'en puis plus... 30 degrés de chaleur... à l'ombre...

BOMBARDA, allant à lui.

Ce cher don Bruschino.

BRUSCHINO.

Bonjour, major!... Laissez-moi respirer! quelle chienne de température! Je n'ai pas un fil de sec. (Il s'asseoit à droite.)

BOMBARDA.

Voulez-vous vous rafraîchir?

BRUSCHINO.

Bien obligé!... pour attraper une pleurésie. Je suis en eau.

BOMBARDA.

C'est donc pour ça que vous êtes si frais!

BRUSCHINO.

Ne plaisantez pas, major, je suis très-maigri... Je fonds, mon ami... Je fonds...

BOMBARDA, d'un ton incrédule.

Vous fondez... vous fondez...

BRUSCHINO.

Oui, monsieur, je deviens à rien... et c'est mon fils qui en est cause.

BOMBARDA.

Votre fils!

BRUSCHINO.

Ce coquin-là me fera mourir de chagrin.

FLAVIO, à part.

Il paraît très-monté! (Il fait mine de s'esquiver, Bombarda le retient.)

BOMBARDA.

Laissez donc! est-ce que vous n'avez pas été jeune aussi?

BRUSCHINO.

Je ne dis pas... je ne dis pas... mais je n'ai jamais déserté le toit paternel, moi. Je ne me suis jamais enrôlé dans les carabiniers, moi.

BOMBARDA, riant.

Ah! parbleu! je le regrette!...

BRUSCHINO.

Au surplus, je suis un père sévère mais juste... Ouf!... qu'il fait chaud!...

BOMBARDA.

Voulez-vous...?

BRUSCHINO.

Rien... J'ai écrit au colonel de ce coquin-là, et si les renseignements que je lui demande sont...

BOMBARDA.

Des renseignements?... parbleu!... je peux vous en donner tout de suite, moi. (Il fait un geste à Flavio.)

BRUSCHINO.

Sur qui?

BOMBARDA.

D'abord, c'est un fort beau garçon.

BRUSCHINO.

Qui?

BOMBARDA.

Bien découplé.

BRUSCHINO.

Bon!

BOMBARDA.

L'uniforme lui va à ravir.

BRUSCHINO.

A qui?

BOMBARDA.

A qui!... à qui!... à votre fils!...

BRUSCHINO, se montrant peu à peu.

Vous l'avez vu?

BOMBARDA.

Sans doute!

BRUSCHINO.

Où?...

BOMBARDA.

Ici!...

BRUSCHINO.

Lui!... Adieu!... (Fausse sortie.)

BOMBARDA, le retenant.

Y pensez-vous?.., votre fils!

BRUSCHINO, furieux.

Je n'ai plus de fils!

TERZETTO.

BOMBARDA.

Que d'un pére
La colére
Pardonne une folle erreur.
Sa priére,
Je l'espère,
Saura toucher votre cœur.

BRUSCHINO.

En bon père,
Moins sévère,
Dois-je apaiser mes rigueurs ?

BOMBARDA.

Que, moins fière,
Moins altière,
Votre âme s'ouvre à ses pleurs.

FLAVIO, *à part*.

Oui, tout cela devient fort drôle!...
Allons, continuons mon rôle.

ENSEMBLE.

BRUSCHINO.

Ah ! tout cela m'exaspère,
Et je crève de chaleur.

FLAVIO, *à part*.

Comment finira l'affaire ?
Je tremble, cher protecteur.

BOMBARDA.

Tout s'arrangera, j'espère.
Du courage! plus de peur !

FLAVIO, *s'avançant poussé par Bombarda*.

Oh ! mon père, fils coupable,
Le remords, ici, m'accable!

BRUSCHINO, *le regardant d'un air ébahi*.

Eh ! qui diable
Êtes-vous ?

BOMBARDA *et* FLAVIO.

C'est votre fils!

BRUSCHINO.

Êtes-vous fous ?

TOUS DEUX.

Bruschino fils.

BRUSCHINO.

Vous moquez-vous ?
Où sommes-nous ?

FLAVIO.

Ah ! j'avais prévu votre haine!...

BOMBARDA.

Ah! mauvais cœur! âme inhumaine!

FLAVIO, *à part.*

Pauvre bonhomme! il me fait peine.

BOMBARDA.

Ah!...

BRUSCHINO.

Ouf!...

BOMBARDA.

Son fils!..

BRUSCHINO.

Qu'il fait chaud!..

Je ne l'ai vu de ma vie!
Qui diable est-il, je vous prie?
M'aurez-vous compris bientôt?

BOMBARDA.

Quoi! pour une peccadille,
Renier votre famille?
C'est affreux! Sur mon honneur,
La nature en frémit d'horreur!...

BRUSCHINO.

Que vient faire la nature
Dans une telle aventure?
Vous barbotez, je vous jure,
Et je vous prends pour deux fous!
Tous ensemble,
Il me semble,
Vous divaguez, et je tremble
De divaguer comme vous.

FLAVIO.

Ah!...

BOMBARDA.

Courage!

FLAVIO.

Ah! mon pére!...

BRUSCHINO.

Misérable!

FLAVIO.

Par grâce, laissez-vous fléchir!

BRUSCHINO.

Par grâce, laissez-moi partir!

FLAVIO.

Mon père!

BRUSCHINO.

Toi, mon fils?

BOMBARDA.

Que diable!
C'est un homme insociable!

ENSEMBLE.

BRUSCHINO.

Allez-vous-en tous au diable!
Ouf!... chaleur insupportable!
Ici, l'air est étouffant...
Ici, l'air est suffoquant.

BOMBARDA.

C'est vraiment inconcevable!
Devenez plus raisonnable!
Quoi! renier votre enfant!
Reconnaissez votre enfant!

FLAVIO.

Ah! soyez donc plus traitable;
Devenez plus raisonnable.
Quoi! renier votre enfant!
Reconnaissez votre enfant!

BRUSCHINO.

Je vais chercher le commissaire
Pour mettre du jour dans l'affaire.

FLAVIO *et* BOMBARDA.

Allez chercher le commissaire;
Il mettra du jour dans l'affaire.

BRUSCHINO.

Bientôt tout s'éclaircira.

FLAVIO *et* BOMBARDA.

Oui, tout se découvrira.

ENSEMBLE.

La menace est inutile;
Bientôt, à travers la ville,
Au doigt l'on vous montrera.

BRUSCHINO.

Non, non! tout est inutile;
Ne m'échauffez pas la bile;
Bientôt on vous punira.

(*Bruschino sort furieux. Bombarda rentre dans l'intérieur de son appartement avec Flavio, qui affecte un grand désespoir.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente la plateforme de la citadelle. — Au fond les créneaux.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

CORILLA, FLAVIO.

FLAVIO.

Oui, ma chère Corilla, nos affaires marchent à merveille; le Bruschino est en pleine déroute, et je reste maître de la place...

CORILLA.

Où cela vous mènera-t-il?

FLAVIO.

A m'implanter ici... à y prendre racine.

CORILLA.

Et puis après?...

FLAVIO.

Après?... après... mais avant huit jours j'aurai fait la conquête de votre oncle... Il ne pourra plus se passer de moi, et quand il saura enfin que je suis un Tortellini, son cœur de Bombarda ne pourra plus se fermer pour moi, nos haines de familles infiniment prolongées seront éteintes, Guelfes et Gibelini s'embrasseront, et...

CORILLA, prêtant l'oreille.

Écoutez...

FLAVIO.

Quoi donc?...

BRUSCHINO, *en dehors.*

C'est bien... je sais le chemin...

CORILLA.

Oui, cette voix... c'est bien la sienne.

FLAVIO.

La sienne? De qui?

CORILLA.

De don Bruschino...

FLAVIO

Comment, il revient?... (*Allant regarder au fond.*) Oui, ma foi... je me sauve...

CORILLA.

Moi aussi...

FLAVIO.

Non... restez pour le recevoir... moi je vais retrouver le major et tâcher d'embrouiller encore la situation... (*Montrant la lettre que Giuseppe lui a remise.*) Cette lettre que m'a remise l'hôtelier pourra me servir....

CORILLA.

Mais que lui dirai-je?

FLAVIO.

Tout ce que vous voudrez... une scène de tragédie... des larmes... du pathétique... L'essentiel est d'étourdir le bonhomme et d'éviter l'explication. (*Il sort, Corilla se retire à l'écart.*)

## SCÈNE II

### CORILLA, BRUSCHINO.

BRUSCHINO, *d'un air pensif.*

J'étais déjà lancé comme une flèche sur la route de Torrefiasco... dans un état de fureur incandescente en harmonie avec la température, quand une réflexion subite m'a fait rebrousser chemin... Pourquoi diable Bombarda a-t-il voulu me persuader que ce grand flandrin que je n'ai jamais vu est mon vaurien de fils?... De deux choses l'une... ou c'est Bombarda qui est un idiot... ou c'est moi... Et voilà le point que j'ai intérêt à éclaircir... (*Il va pour entrer, Corilla se place devant lui et lui barre le passage.*)

CORILLA.

Arrêtez...

BRUSCHINO.

Qu'est-ce que c'est que ça?

CORILLA, d'un ton tragique.

Si les larmes d'un fils repentant n'ont pu émouvoir vos entrailles.. peut-être la prière de l'innocence en trouvera-t-elle le chemin.

BRUSCHINO.

Ah! ça va recommencer.... Mademoiselle j'ai bien l'honneur.... (Il veut passer outre.)

CORILLA, *l'arrêtant.*

RÉCITATIF.

O père inexorable!
Montrez-vous plus traitable.
Ce regard redoutable
Augmente ma frayeur.

(*Bruschino la regarde d'un air ébahi et prend une prise de tabac.*

Ah! par votre clémence,
A ce fils plein de cœur
Rendez d'avance
L'espérance...

(*Pendant la ritournelle, Bruschino s'essuie le front et regarde avec anxiété autour de lui; Corilla va prendre une chaise qu'elle lui offre; il s'asseoit et écoute avec résignation, tout en luttant contre le sommeil.*)

CORILLA.

AIR.

Ah! pour vous quand l'espoir brille
D'augmenter votre famille,
D'une douce et tendre fille,
Ici laissez-vous fléchir...
Par mes soins et ma tendresse,
Je charmerai votre vieillesse,
Je saurai vous rajeunir...
Déjà je sens l'espérance
Qui vient ranimer mon cœur;
Dans vos yeux je lis d'avance :
Vous me rendrez le bonheur.

Mais si vous persistez encore
A vouloir nous fermer vos bras,
De moi, de celui que j'adore
Vous causerez le trépas.
Ah!...
Déjà je sens l'espérance,
Etc.
*(A la fin de l'air, Bruschino s'est endormi.)*

## SCÈNE III

LES MÊMES, BOMBARDA.

BOMBARDA.

Victoire! le tigre est muselé...

CORILLA.

Mais non, mon oncle, il dort!

BOMBARDA.

Infamie... (Le secouant.) Don Bruschino!

BRUSCHINO, se réveillant.

Hein?... quoi?.. qu'est-ce?... Brava!.. brava!.. bravissima!...

BOMBARDA.

Il s'agit bien de brava! Je quitte votre fils, gros sans cœur... Il est dans un état à fendre un roc. Lisez cette lettre trempée de ses larmes.

BRUSCHINO.

Il vient de m'écrire, lui?... (Regardant la lettre que Corilla lui présente.) Oui.... c'est bien son écriture!...

CORILLA.

Voyez et écoutez ce qu'il vous écrit cet intéressant jeune homme. (Lisant.) « Mon père. »

BRUSCHINO.

J'éprouve le besoin de changer de gilet de flanelle!

CORILLA, lisant.

« Mon père, c'est un fils égaré qui se précipite à vos vertueux » genoux... »

BOMBARDA.

Quel style!... vertueux genoux!...

BRUSCHINO.

Vertu... bleu!...

CORILLA, lisant.

« J'ai fait des bêtises, papa... »

BOMBARDA.

Quelle noble franchise!... ça tire des larmes!...

CORILLA, lisant.

« Des bêtises... en arrivant au régiment, je me suis battu » avec mon capitaine... »

BOMBARDA.

Fichtre!...

BRUSCHINO.

Achevez!

CORILLA, continuant.

« Capitaine... je lui ai passé ma rapière au travers du » corps!... »

BOMBARDA.

Patatras!...

CORILLA, continuant.

« Et pour éviter le conseil de guerre, j'ai déserté!... »

BRUSCHINO.

Ventre de biche!

BOMBARDA.

Ventre de bœuf!

BRUSCHINO.

Nous voilà bien... Est-ce tout?

CORILLA, continuant.

« Je suis donc pour le quart d'heure dans une situation » peu folâtre, et si vous ne vous hâtez pas d'agir, avant peu » vous aurez à vous reprocher éternellement ma triste fin, » avec laquelle je suis, pour la vie, votre fils soumis et re- » pentant.

» GERONIMO BRUSCHINO. »

BRUSCHINO.

Bruschino!... il y a Bruschino?

BOMBARDA.

Voyez.

BRUSCHINO.

C'est à ne pas y croire!

CORILLA.

Il y a un post-scriptum. (*Lisant.*) « Surtout, envoyez-moi » des fonds, une bonne somme, car je suis complétement à » sec. »

BRUSCHINO, *s'essuyant le front.*

Je voudrais pouvoir en dire autant. Et c'est ce monsieur de tout à l'heure qui a écrit cela?

BOMBARDA.

Lui-même, don Bruschino!...

## SCÈNE IV

LES MÊMES, GIUSEPPE.

GIUSEPPE.

Don Bruschino! Pardon, messieurs!... monsieur serait...?

BOMBARDA.

Sans doute.

BRUSCHINO.

Que veut ce drôle?

GIUSEPPE.

Alors, monsieur est le père?...

BRUSCHINO.

Le père de qui?

GIUSEPPE.

Du carabinier Bruschino?

BRUSCHINO.

Oui; après?

GIUSEPPE.

Si c'était un effet de la bonté de monsieur de me payer le reste de ma somme.

BRUSCHINO.

Quelle somme?

GIUSEPPE.

La dépense que monsieur le fils de monsieur a faite chez moi.

BRUSCHINO.

Mon fils a dépensé...

GIUSEPPE.

Soixante écus...

BRUSCHINO.

Soixante écus?...

GIUSEPPE.

J'en ai déjà reçu la moitié tantôt.

BRUSCHINO.

Où?

GIUSEPPE.

Ici!

BRUSCHINO.

De qui?

GIUSEPPE.

Du seigneur Bruschino!

BRUSCHINO.

De moi?

GIUSEPPE.

Non, de l'autre!...

BRUSCHINO.

Qui... l'autre?...

GIUSEPPE.

Le carabinier!

BOMBARDA et CORILLA.

Ah! vous voyez bien!

BRUSCHINO, les contrefaisant.

Je vois... je vois... que je ne vois plus rien du tout...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

L'imposture est bien complète,
Et j'en perdrai vraiment la tête.
Oui, je sens que je m'hébète.
J'étouffe! je bous! je cuis!
Je perds la tête!
Je ne sais plus où j'en suis.

BOMBARDA.

Sa colère
M'exaspère.

GIUSEPPE.

Don Bruschino!... çà, payez-moi.

BRUSCHINO.

Ah! toi, redoute ma colère!
Et que la fièvre te serre!
Va-t'en!... Si je m'exaspère,
Je ne réponds plus de toi,

Misérable !
Fils du diable!
Gare à toi!

CORILLA.

Monseigneur! apaisez-vous, de grâce!
Laissez-vous toucher enfin!...

BRUSCHINO.

C'est trop fort! et leur audace
Me rendra fou, c'est certain.

CORILLA.

O, misére!
Que faut-il faire
Pour fléchir votre courroux?
Je vous implore à genoux.

BRUSCHINO.

Ah! j'étouffe!... ah! ma tête!...
Oui, l'imposture est complète,
Etc.

GIUSEPPE, BOMBARDA *et* CORILLA.

Apaisez votre courroux.

BRUSCHINO.

Au diable allez-vous-en tous!

BOMBARDA, GIUSEPPE *et* CORILLA.

Montrez-vous donc plus traitable !

BRUSCHINO.

C'est un complot détestable!

BOMBARDA, GIUSEPPE *et* CORILLA.

Laissez fléchir votre cœur.

BRUSCHINO.

Je suffoque de chaleur !

BOMBARDA, GIUSEPPE *et* CORILLA.

Bruschino, soyez bon pére,
Oubliez votre colère.
A ce fils qui vous vénère
Ouvrez enfin votre cœur.

BRUSCHINO.

Non! tout ceci m'exaspère;
Je suffoque de chaleur!

CORILLA, *tombant à ses pieds.*

Ah! si vous êtes insensible,
Père inflexible,
Je succombe à ma douleur!

BOMBARDA, *de même.*

Ah! serez-vous insensible,
Père inflexible?

GIUSEPPE, *de même.*

Ah! vous déchirez son cœur!...

BOMBARDA, *montrant à Bruschino Corilla qui a l'air de s'évanouir.*

Mais voyez... elle se pâme.

BRUSCHINO, *la soutenant.*

Je n'entends rien, sur mon âme,
A la femme en pamoison,
(*Cherchant dans ses poches.*)
Et je n'ai pas mon flacon.
Revenez à vous, la belle!
Ah! quel embarras!

CORILLA.

Grand Dieu! je chancelle.

BRUSCHINO, *la mettant sur les bras de Giuseppe.*

Hélas!

GIUSEPPE, *la mettant sur les bras de Bombarda.*

Hélas!

BOMBARDA, *tombant assis.*

Hélas!

CORILLA.

Contre moi quand tout conspire,
Ah! c'en est fait, pour mon cœur,
Hélas! il n'est plus de bonheur!
Je le sens, ici j'expire!

BRUSCHINO.

Je transpire!

GIUSEPPE *et* BOMBARDA.

Quel martyre!

BRUSCHINO.

Quel émoi!
Laissez-moi!
Vous le voyez bien,
Je n'y peux rien...

*Il veut se sauver, Bombarda et Giuseppe courent après lui et le ramènent.)*

Non, laissez-moi tous, je l'ordonne,
Je n'écoute personne!
Au diable je vous donne!

BOMBARDA *et* GIUSEPPE.

Écoutez-moi.

BRUSCHINO.

Non, laissez-moi!
Au diable je vous donne!
Ah! quel assaut!
Ah! que j'ai chaud!

CORILLA, *assise, et d'une voix éteinte.*

Puisque je perds l'espérance...

LES TROIS HOMMES, *pleurant.*

La pauvre enfant!

CORILLA.

Je quitte l'existence...

*(Bruschino se rapproche d'elle avec intérêt; elle se relève tout à coup brusquement.)*

ENSEMBLE.

BRUSCHINO.

C'est terrible!
N'espérez pas de pardon!

LES AUTRES.

C'est horrible!
C'est pour en perdre la raison!

*(Bruschino, hors de lui, prend Giuseppe au collet et l'entraîne violemment.)*

## SCÈNE V

BOMBARDA, CORILLA.

BOMBARDA, exaspéré.

Il a bien fait de s'en aller... je me serais porté à quelque extrémité!

CORILLA.

Oh! mon oncle...

BOMBARDA.

Non! on n'a pas idée d'un endurcissement pareil!... Sous cette informe et molle enveloppe, ce podestat cache un cœur de granit...

CORILLA.

Le fait est qu'il s'est montré bien dur!...

BOMBARDA.

A moins que sa tête...

CORILLA.

Ah! dam!...

BOMBARDA.

Par ces grandes chaleurs... un coup de soleil... c'est bien vite fait... Car, enfin, ce n'est pas naturel... cette obstination à ne pas reconnaître son fils... un si aimable garçon!

CORILLA.

N'est-ce pas, mon oncle?

BOMBARDA, criant.

Certainement... il me plaît, ce jeune homme... il me va...

CORILLA.

Vrai?...

BOMBARDA.

Ce n'est pas le Flavio qui est tourné comme ça...

CORILLA.

Quoi! s'il lui ressemblait?...

BOMBARDA.

Eh bien?...

CORILLA.

Vous consentiriez?...

BOMBARDA.

A quoi?...

CORILLA.

A le nommer votre neveu?...

BOMBARDA.

Lui!... un Tortellini, jamais!...

CORILLA.

Pourtant...

BOMBARDA.

Il n'y a pas de pourtant... Si ce Flavio osait jamais se présenter ici... tu vois ce donjon... (Il fait le geste de précipiter quelqu'un.) Je ne te dis que ça.

CORILLA.

Mais, mon oncle...

BOMBARDA.

Je ne te dis que ça. (Il rentre.)

## SCÈNE VI

CORILLA, *seule.*

J'ai été au moment de lui tout avouer; mais je vois qu'il n'est pas temps encore, et Flavio doit rester Bruschino jusqu'à nouvel ordre.

POLONAISE.

Oui, grâce à cette ruse,
Que notre amour excuse,
D'un espoir enchanteur
Je sens battre mon cœur !...
Malgré tant de colère,
Je ris d'un arrêt sévère;
Et bientôt l'on verra
Que ce grand courroux-là
S'apaisera...
Ah ! ah !...
Oui, grâce, etc.
Dans la jeunesse,
Heure d'ivresse,
En rose on voit l'avenir;
La vie est belle,
Il n'est pour elle
D'autre loi que le plaisir...
Oui, grâce, etc.

## SCÈNE VII

CORILLA, BOMBARDA, FLAVIO, *puis* BRUSCHINO.

BOMBARDA, *très-animé.*

Non... non... mille fois non... Puisque vous le prenez comme cela, tout est rompu...

FLAVIO.

Mais, major...

BOMBARDA.

Mais... mais... Quand je vous dis que votre père sait tout !..

FLAVIO.

Ah !... oui... oui... Eh bien, il paraîtrait donc que j'ai fait des petites fredaines...

BOMBARDA.

Il appelle ça des fredaines !... un duel !

FLAVIO.

Ah! il y a un... eh bien! après?...

CORILLA.

Avec votre capitaine!...

FLAVIO.

Avec mon... eh bien! après?...

BOMBARDA.

Après... après... Il est superbe avec ses après... mais, malheureux, la mort plane sur ta tête.

FLAVIO.

Ah bah!...

BOMBARDA.

Fuis!...

FLAVIO.

Jamais!...

BRUSCHINO, accourant très-effaré.

Fuis, malheureux!...

TOUS.

Don Bruschino!...

BRUSCHINO, se précipitant sur Flavio et le serrant dans ses bras.

Géronimo, mon fils! viens dans les bras de ton père!

BOMBARDA.

Ah!... vous le reconnaissez donc maintenant?...

CORILLA.

Il le reconnaît!...

FLAVIO, à part.

Ah ça! il m'étouffe cet hippopotame-là.

BRUSCHINO.

Quand je refusais de te reconnaître ce matin, c'était pour te sauver... O mon fils!

FLAVIO.

Hein?...

CORILLA.

Son fils!...

BRUSCHINO.

Malheureux enfant!... tu ne m'as pas compris.

BOMBARDA, à Flavio.

Nous ne l'avons pas compris.

BRUSCHINO.

Et maintenant que je t'ai embrassé... pour la dernière fois.. (il le pousse) fuis!...

BOMBARDA, de même.

Fuis. (En ce moment un officier parait au fond avec quelques soldats.)

BRUSCHINO, avec terreur.

Trop tard!

LES AUTRES PERSONNAGES.

Qu'est-ce que c'est que ça?

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, L'OFFICIER (figure très-rébarbative), SOLDATS.

L'OFFICIER, présentant une dépêche.

Don Bruschino... père?

BRUSCHINO.

C'est moi!

L'OFFICIER, la lui remettant.

De la part de monseigneur le gouverneur.

BRUSCHINO.

Donnez... Ouf... j'ai bien chaud, mes amis. (Il ouvre la lettre, la parcourt et pousse un cri.) Ah! qu'ai-je lu!

CORILLA, BOMBARDA et FLAVIO.

Qu'a-t-il lu?

BRUSCHINO, sanglotant.

Ah! ah!

BOMBARDA.

Mais pourquoi ces torrents de larmes?... vous tournez à la naïade, mon pauvre ami... et moi-même, je l'avoue, je me sens humecté!

BRUSCHINO, d'une voix entrecoupée.

Le conseil de guerre a prononcé.... le carabinier Geronimo Bruschino est condamné à mort.

TOUS.

A mort!

BRUSCHINO.

De plus, il m'est enjoint, en ma qualité de podestat!... Ah! c'est horrible! il m'est enjoint de procéder à l'arrestation du susdit... et de le faire fusiller, ici, sur-le-champ.

L'OFFICIER, d'une voix caverneuse.

*Hic et nunc*... (Bruschino se mouche avec un grand bruit.)

BOMBARDA, de même.

Je suis fortement ému!

BRUSCHINO, avec désespoir.

Ah!... (A l'officier d'un ton très-calme.) Faites avancer le peloton. (L'officier fait un geste au fond. — On entend un roulement de tambour.)

FLAVIO.

Hein!

BOMBARDA.

Quoi! vous-même... vous voulez...

BRUSCHINO.

Un magistrat intègre ne connaît que son devoir. (Roulement. Il se précipite de nouveau dans les bras de Flavio.) Mon fils... pour la dernière fois!

FLAVIO, se dégageant.

Mais il m'ennuie beaucoup.

CORILLA.

Ah ça... est-ce que c'est sérieux?...

BOMBARDA, très-ému.

Ce gros homme est plus grand que Brutus.

FINALE.

BOMBARDA.

Hélas! plus d'espérance,
Déjà l'heure s'avance,
Dans cette triste chance
Soyons homme de cœur.

BRUSCHINO, *à Flavio.*

Digne fils de ton père,
Montre du caractère,
Et quitte cette terre
Sans reproche et sans peur.
Oui, montre-toi sans reproche et sans peur

BOMBARDA.

Allons, embrassez-vous encore.

BRUSCHINO.

Ah! oui, viens, viens dans mes bras.

L'OFFICIER.

Triste sort que je déplore!

FLAVIO.

Mais, messieurs...

BRUSCHINO.

Pas d'éclats.

FLAVIO.

Messieurs...

BRUSCHINO.

Mon fils!..

BOMBARDA.

Hélas! hélas!

CORILLA, *voulant parler.*

Messieurs...

FLAVIO.

Cette plaisanterie
A la fin m'agace et m'ennuie.

BRUSCHINO.

Mais voici l'instant fatal,
Je dois donner le signal.

BOMBARDA.

Ah! tout mon cœur se déchire.

BRUSCHINO.

Je le pleure et je l'admire;
Malgré mon chagrin amer,
D'un tel fils, moi, je suis fier...
Pour abréger ma peine,
Sans tarder qu'on l'emmène.
Allez,
Partez.

ENSEMBLE.

Ah! pour mon / son cœur quel tourment!
Pour moi, / lui, quel affreux moment!

FLAVIO.

Ma foi, s'il y va de la vie,
Au diable l'incognito!
Sachez que je suis Flavio...

BOMBARDA.

Ah! la bonne plaisanterie!

BRUSCHINO.

Il veut ainsi sauver sa vie.

ENSEMBLE.

Vous, Flavio!...
C'est Flavio!...

BOMBARDA.

Pourquoi tant de mystère?
Ici, mon cher, n'espérez pas,
Par un tel subterfuge, éviter le trépas...

BRUSCHINO.

Allons, du caractère,
Un bon soldat doit mourir et se taire
Sans murmurer.

FLAVIO *et* CORILLA.

Mais je puis vous jurer...

BOMBARDA.

Ah! vraiment, c'est misérable!
Quoi! pour te sauver aujourd'hui,
Renier ton nom véritable
Et prendre ici celui
De Flavio, mon ennemi!
Allons, plus de caractère!
Un bon soldat doit mourir et se taire
Sans murmurer.

FLAVIO *et* CORILLA.

Mais je puis vous jurer...

GIUSEPPE, *mettant la main sur l'épaule de Flavio.*

Et maintenant, allons à notre affaire...
Mon cher, montrez du caractère.
Un vrai soldat doit mourir et se taire
Sans murmurer.

(*Marche funèbre, sur laquelle s'avancent les soldats.*)

BRUSCHINO.

Mon pauvre fils, contre le sort
Sois fort!...
Brave la mort!...
Oui, sans remord,
Marche à la mort.

FLAVIO.

Un instant!...

BOMBARDA.

Qui donc l'arrête?
Pour un soldat la mort est une fête!

FLAVIO, *très-confus, à Bruschino.*

Ah! seigneur, pardonnez... et dites qui je suis.

BRUSCHINO.

Ah! vraiment, de bon cœur j'en ris!

BOMBARDA.

Eh! quoi, monsieur?...

BRUSCHINO.

Non, ce n'est pas mon fils.

FLAVIO.

Je ne suis pas son fils.

BRUSCHINO.

C'était un stratagème,
Pour pénétrer lui-même
Près de celle qu'il aime...

L'OFFICIER, *ôtant sa fausse barbe et laissant voir la figure de Giuseppe.*

Et tout ceci n'est qu'un jeu
Pour le tourmenter un peu.

BRUSCHINO.

Oui, c'était un jeu...

BOMBARDA, *à Flavio.*

Qu'êtes-vous donc?

BRUSCHINO.

Un bon jeune homme.

BOMBARDA.

Dites comment on vous nomme.

BRUSCHINO.

Flavio Tortellini.

BOMBARDA.

Quoi! c'est bien lui!... mon ennemi!

FLAVIO.

Ah! pardonnez...

BOMBARDA.

Non, non!...

BRUSCHINO.

Pour une peccadille
Renier votre famille!

BOMBARDA.

Maugrebleu!
Ventrebleu!

CORILLA.

De la clémence!

BOMBARDA.

Eh! mais j'y pense...
(*A Bruschino.*)
Et votre fils, morbleu?

BRUSCHINO, *riant.*

En sûreté... De ma plaisanterie
Il faut maintenant que l'on rie.
(*Montrant Flavio.*)
Assez vengé par son effroi,
Quand je pardonne, imitez-moi.

ENSEMBLE.

C'est l'amour qui le / me rendit coupable,
Par pitié, montrez-vous plus traitable!

BRUSCHINO.

Ah! bah! il fait si chaud!...

BOMBARDA.

C'est vrai, ma foi!...

FLAVIO *et* CORILLA.

Allons, seigneur, / Mon bon oncle, pardonnez-moi.

ENSEMBLE.

BOMBARDA.

Oui, je pardonne... et ne sais pas pourquoi.

FLAVIO, CORILLA *et* BOMBARDA.

Oui, pardonnez, sans demander pourquoi...

CORILLA.

Enfin, après l'orage
Brille un ciel sans nuage...
De la haine l'amour
Triomphe en ce beau jour...

ENSEMBLE.

Enfin, après l'orage
Brille un ciel sans nuage...
De la haine l'amour
Triomphe en ce beau jour...

FIN.



---

Paris. — Typ. Morris et Ce, rue Amelot, 64.